

ERNEST RENAN (1823-1892).

Evelyne Gran-Aymerich

FONDATEUR DE L'ARCHÉOLOGIE PHÉNICIENNE

82

Ernest Renan est sans nul doute l'un des "hommes-phares" du XIX^e siècle, celui qui réalise l'idéal du philologue qu'il a lui-même défini, "à la fois linguiste, historien, archéologue, artiste, philosophe". Il est l'un des plus grands représentants de la philologie, cette "science humaine" née en Allemagne. Écrivain au talent incomparable, historien des vastes synthèses, il fut d'abord et toujours un savant, un érudit qui cultive la plus austère et la plus exigeante des sciences auxiliaires de l'histoire, l'épigraphie. Sans Renan l'épigraphiste qui, faisant le bilan de sa vie, note: "De tout ce que j'ai fait, c'est le *Corpus* que je préfère", l'historien des origines du christianisme n'aurait pu fonder l'histoire des religions. La Mission en Phénicie marque la naissance d'une archéologie nouvelle et fait jaillir *La Vie de Jésus* que Renan rédige d'un seul trait à Ghazir. En créant et organisant le *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, Renan renouvelle complètement notre connaissance du Proche-Orient, et, à partir des renseignements fournis par les inscriptions et les monuments, fait ressurgir l'antiquité sémitique dans sa réalité matérielle et spirituelle.

Ernest Renan, qui fit de l'Orient méditerranéen son domaine de prédilection, n'a jamais oublié qu'il était "né de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages". Fils de paysans et de marins, il vient au monde le 28 février 1823 à Tréguier (Côtes-du-Nord). L'enfant ne garde aucun souvenir de son père disparu en mer et, avec sa sœur Henriette, est élevé par sa mère dans l'univers poétique et étrange du folklore breton. Toute sa vie et toute son œuvre témoignent de cette sensibilité celtique, de cette nature rêveuse avide d'idéal. Le jeune garçon est confié aux prêtres du séminaire de Tréguier qui lui communiquent leur foi et lui "apprennent l'amour de la vérité, le respect de la raison, le sérieux de la vie". A cette époque, les mathématiques surtout l'attirent et satisfont son



1 Ernest Renan (1823-1892). Album photographique réalisé par E. Pirou. Bibliothèque de l'Institut de France.

esprit déjà friand de combinaisons abstraites. Élève studieux, il obtient d'excellents résultats qui le font remarquer des "agents" que l'abbé F. Dupanloup envoie en province pour recruter les meilleurs élèves pour son séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet à Paris. Du jour au lendemain, l'adolescent doit quitter sa Bretagne natale pour un monde auquel il est complètement étranger. Brusquement séparé de sa mère et coupé de ses racines, Renan traverse une grave crise surmontée grâce aux efforts de l'abbé Dupanloup et à la soif de connaissance de l'enfant. Il passe trois années à Saint-Nicolas où il s'imprègne d'un humanisme assez superficiel "qui fait chômer en <lui> le raisonnement en même temps qu'il détruisait la naïveté première de <sa> foi". Dès cette époque, le doute s'est insinué qui le conduira à la

rupture d'avec le catholicisme. Il passe ensuite au séminaire d'Issy où il découvre la philosophie et s'y adonne avec passion, puisant dans la lecture de Hegel l'intuition que le monde est "une métamorphose

sans fin" et concevant dès cette époque l'une des idées-forces de son œuvre future. Au séminaire de Saint-Sulpice, Renan aborde la troisième étape de son éducation religieuse, l'étude de la théologie et l'apprentissage de l'hébreu et de l'allemand; il découvre alors les sciences historiques et l'école critique allemande grâce à l'enseignement de M. Le Hir qui l'initie à la philologie exacte et à la grammaire comparée des langues sémitiques et lui confie même le cours de grammaire hébraïque. Les qualités d'orientaliste et d'épigraphiste du jeune homme sont si exceptionnelles qu'il est autorisé à suivre les cours d'hébreu d'É. Quatremère au Collège de France où il découvre la science enseignée dans la plus complète liberté. L'étude du texte de la Bible lui fait prendre conscience des contradictions et des erreurs du Livre sacré et lui inspire l'ambition de le mieux connaître grâce à la science laïque. Déjà ébranlé dans sa foi, il se détache du catholicisme et, le 6 octobre 1845, il quitte Saint-Sulpice; sa sœur Henriette, préceptrice en Pologne, lui apporte son soutien psychologique et matériel mais ne peut lui éviter le sentiment de déchoir, puisqu'alors qu'il est déjà un sémitisant de bon niveau, il est contraint pour vivre d'accepter une place de répétiteur au pair dans une institution du quartier Saint-Jacques. Il se fait alors "l'élève de l'Allemagne", se donnant Goethe et Herder comme modèles d'esprits profondément religieux mais critiques et découvrant la grammaire et la mythologie comparées, développées par les savants allemands; la philosophie et la science remplacent progressivement la foi. Cependant, pour prétendre à une situation universitaire, il lui faut obtenir les diplômes dont il est dépourvu et en trois années il parvient à l'agrégation de philosophie qu'il obtient en 1848, tout en complétant sa formation d'orientaliste par la fréquentation au Collège de France des cours d'É. Quatremère et d'E. Burnouf et ceux de Caussin de Perceval et de Reinaud pour l'arabe. Pendant cette

période, il trouve le temps de rédiger son *Essai historique sur les langues sémitiques*, couronné en 1847 par le Prix Volney de l'Académie française. Il se lie d'amitié avec le futur grand chimiste M. Berthelot avec qui il partage la conviction que l'histoire de l'homme et de sa pensée suit les mêmes lois que l'histoire naturelle. Parmi ses maîtres, Eugène Burnouf exerce, après le sulpicien M. Le Hir, une influence décisive sur E. Renan; professeur de sanscrit au Collège de France, il lui découvre que "l'étude des langues est l'instrument premier et indispensable de la méthode historique". Il lui offre de plus l'image du savant moderne qui fait surgir la vérité de la confrontation des faits. Renan lui dédie *L'Avenir de la science*, véritable profession de foi écrite dans la fièvre de la Révolution de 1848 et adopte sa méthode qu'il applique au domaine sémitique. Il acquiert la certitude que l'histoire de la pensée est manifestée par celle des langues et des religions. Le philosophe fournit à l'œuvre de l'historien des fondements scientifiques solides. Dans le domaine de l'histoire, Augustin Thierry, à qui il fait lire *L'Avenir de la science* et qui lui conseille de ne pas le publier immédiatement, lui est un "père spirituel". Cet historien novateur privilégie l'étude minutieuse des documents et des sources et oppose à l'histoire éloquente de Michelet la science historique fondée sur l'érudition.

En 1848, date qui marque la fin de la formation d'E. Renan, il possède une maîtrise peu commune du domaine qu'il a choisi avec une conscience très claire du but à atteindre. Il détient les trois éléments de son "credo scientifique": de l'Allemagne, il a appris l'exégèse et la critique; aux sciences naturelles, il a emprunté sa vision d'un monde en perpétuel devenir; la philologie historique lui procure sa méthode. La Révolution de 1848 le conduit à s'interroger et il proclame sa certitude que la science assure le progrès humain. Malgré les atténuations apportées par l'âge et l'expérience, il continuera à affirmer et défendre la place de la science et à expliquer l'importance de la recherche dans nos sociétés modernes.

En 1849, il reçoit de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres une mission qui doit le conduire en Italie pour y consulter des manuscrits orientaux. Il est ébloui par Rome et l'antiquité classique qu'il

ERNEST RENAN

84



2 Caveaux de la nécropole de Sidon (Saida). *Mission de Phénicie*, dirigée par E. Renan, planches exécutées sous la direction de M. Thobois, architecte, Paris, Imprimerie nationale, 1864, pl. XLVI.

2

découvre alors, aussi bien que par la Toscane et l'Ombrie dont il explore les bibliothèques, y réunissant les matériaux de sa thèse sur Averroès qu'il soutiendra en 1852. A son retour d'Italie, il obtient une modeste place de surnuméraire à la Bibliothèque nationale, pour les manuscrits latins puis orientaux. Il constate alors qu'un fonds d'une richesse extraordinaire est complètement négligé des savants français et n'est exploité que par les Allemands et les Hollandais. Il voit là l'explication du retard accusé par les sciences historiques françaises et se trouve renforcé dans sa détermination de redonner vigueur et éclat aux études sémitiques dans notre pays. Il devient membre de la Société asiatique qui à cette époque impulse les recherches orientalistes, en la personne de son président Jules Mohl qui, d'origine allemande, illustre la science française et donne un magnifique exemple de ce que pourrait être la collaboration et l'entente franco-allemandes. En 1855, son *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, reprise de son essai de 1847, est une application de son engagement envers la philologie et lui est inspirée par les travaux d'E. Burnouf

sur les Aryens et la mythologie comparée inaugurée en Allemagne vers 1845. En 1856, à trente deux ans, il est élu membre ordinaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans le fauteuil d'A. Thierry et épouse Cornélie, fille du peintre Ary Scheffer; il fréquente les milieux littéraires et mondains de la capitale, participe aux Dîners Magny où il rencontre les Goncourt et George Sand, et est reçu dans les salons de la comtesse d'Agoult et de la princesse Mathilde. A l'occasion des séances de l'Académie des Inscriptions, il fait la connaissance d'Hortense Cornu (1812-1875), fille de la nourrice du prince Louis-Napoléon Bonaparte, qui a reçu la même éducation que le souverain et exerce sur lui une profonde influence dans la mise en œuvre d'une politique culturelle et scientifique, en particulier en ce qui concerne le développement de l'archéologie. Elle assiste régulièrement aux séances de l'Académie et a entendu Renan présenter un *Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'histoire phénicienne qui porte le nom de Sanchoniaton, traduite par Philon de Byblos*. Le jeune académicien y faisait pour ses confrères un

tableau magistral de l'hellénisation de l'Asie occidentale et finissait par cette injonction: "Fouillez la vieille Phénicie, on ne sait pas ce que cache cette terre!". L'intérêt des savants pour cette région du

monde antique avait été attisé par la découverte en 1855 de la première inscription trouvée sur le sol même de la Phénicie, celle qui orne le sarcophage d'Eshmounazar, roi de Byblos au V^e s. avt J. C. Dès 1858, Madame Cornu soumet à l'Empereur un projet d'exploration qui pourrait être confié à E. Renan qu'elle présente comme "l'un des rares savants que la savante Allemagne nous envie". La mission de Phénicie sera organisée sur le modèle de l'Expédition d'Égypte, à l'occasion de l'intervention militaire française en Syrie pour mettre fin au massacre des chrétiens. Sur place, les soldats apporteront leur concours aux travaux de dégagement. Avant même de quitter la France, Renan a sollicité l'aide de Charles Gaillardot, médecin français installé à Saïda qui dirigera les fouilles sur ce site et les poursuivra après le retour de Renan. Il propose de participer aux travaux de la mission à É. Lockroy, dessinateur et journaliste envoyé en Syrie par le directeur du *Monde illustré* pour "couvrir" les événements; l'architecte Thobois lui est envoyé en mars 1861 par Madame Cornu, qui se fait l'intermédiaire entre Renan, l'Empereur et le Ministère de la Marine, dont le concours est précieux pour les déplacements et pour le transport des sarcophages de Saïda. La durée de la mission doit coïncider avec celle de l'intervention militaire, fixée à neuf mois; Renan se voit donc contraint d'ouvrir en même temps plusieurs chantiers sur des sites très distants l'un de l'autre: au nord, sur l'île de Ruad (Aradus), à Tortose (Antaradus) et Amrit (l'antique Marathus), à Gebeil (Byblos) au centre, et à Saïda (Sidon) et Sour (Tyr) au sud. L'exploration commence à Gebeil que Renan identifie avec Byblos et où il dirige les fouilles exécutées par une compagnie d'infanterie de l'armée française. A Saïda, il laisse au docteur Gaillardot le soin de conduire le chantier, pour se porter à Tyr, où il remet à l'architecte Thobois la direction des travaux sur le site d'Oumm el-Awamid. Il déploie une activité prodigieuse, parcourant la Syrie d'un

bout à l'autre pour suivre les différents chantiers. Alors même qu'il sonde le sol de la Phénicie, il n'oublie pas le projet qu'il nourrit depuis 1845 d'écrire une *Vie de Jésus* et, le 26 avril 1861, il entreprend un voyage en Palestine pour visiter les lieux mêmes où a vécu son héros. Au retour, il s'installe à Ghazir, dans la montagne où l'air est plus sain et, d'un seul trait, il rédige une première version. Il prépare aussi une campagne de fouilles à Chypre, mais la fièvre paludéenne s'abat sur lui et sur sa sœur qui succombe alors que lui-même a perdu conscience et lutte contre la mort. Épuisé et accablé de douleur, Renan regagne directement Paris, remettant à M. de Vogüé et à W. Waddington l'exploration de Chypre.

Même s'il est déçu dans son espoir de trouver de nombreuses inscriptions et des vestiges de la Phénicie d'au-delà du I^{er} millénaire, Renan fonde l'archéologie phénicienne, en inaugurant l'exploration systématique de l'ensemble du territoire; sa magnifique *Mission de Phénicie*, publiée entre 1864 et 1874, constituera pendant cinquante ans le traité fondamental et unique en ce domaine. Il ne prétendait pas, dans le délai très court qui lui était donné, épuiser le sol de la côte syrienne, ni apporter des réponses définitives. Cependant, ses recherches, aussi limitées furent-elles, ont ouvert le champ de l'exploration profonde, par exemple sur le site de Byblos, où les travaux, repris par P. Montet puis par M. Dunand, se sont poursuivis jusqu'à nos jours. Malgré les difficultés, les résultats de la mission sont considérables: ainsi, à Amrit, l'ancienne Marathus, où deux mois de fouille assidue sont menés, et où sont effectués relevés, dessins et photographies, Renan décèle l'influence égyptienne sur la Phénicie dans le domaine religieux. A Byblos, des tombeaux, quelques inscriptions grecques et des fragments égyptiens lui ouvrent sur les cultes de la cité de nouveaux horizons. A Saïda-Sidon, la nécropole est explorée par Renan assisté du Dr. Gaillardot et révèle six sarcophages anthropoïdes, dénués d'inscriptions, qui constituent au Louvre une série lumineuse. On dégage d'autre part la nécropole elle-même, dans toutes les parties de son travail souterrain. Le site exploré est acheté par la France, ce qui n'empêchera pas sa destruction partielle en 1867. C'est en vain que Renan cherche les traces

de la nécropole la plus ancienne que l'on découvrira bien plus tard sur les premières pentes de la montagne.

Malgré le manque de temps et la nouveauté du terrain, E.

Renan réussit à dégager des

notions exactes sur la Phénicie, même si certaines de ses vues seront démenties plus tard par les fouilles profondes et méthodiques menées à Ras Shamra à partir de 1929. La collection réunie au cours de la mission en Phénicie est présentée au Musée Napoléon III, inauguré en 1862 au Palais de l'industrie à l'occasion de l'achat de la collection Campana. Dans le domaine historique, la mission de Phénicie a donné naissance à *La Vie de Jésus* qui paraît en 1863 et connaît un succès prodigieux; l'histoire des origines du christianisme et celle du peuple d'Israël l'occuperont jusqu'à la fin de sa vie et il connaîtra la joie de pouvoir mettre la dernière main au dernier volume avant de mourir. Il a ainsi mené à bien la plus importante synthèse sur ce sujet, dépassant même le modèle de l'école allemande par l'originalité scientifique de son œuvre, alliée à la vibrante poésie qui en fait toute la beauté. Il y exalte le "miracle juif", comparable pour la religion à celui qu'Athènes réalise pour la culture intellectuelle et Rome pour la politique.

Au retour de Syrie, Renan, qui, depuis les années de Saint-Sulpice, nourrit le rêve d'enseigner au Collège de France voit se matérialiser ses espérances. É. Quatremère, titulaire de la chaire d'hébreu, était mort en 1857. Napoléon III, devant les résistances que suscitait la candidature de Renan, avait voulu le nommer, mais le savant avait préféré "la voie la plus longue mais la plus honorable", et l'affaire avait traîné. En 1861, il est présenté par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et le Collège de France et élu. Le 22 février 1862, il prononce sa leçon d'ouverture et la cabale qui le guette prend prétexte d'une phrase pour se déchaîner: Renan a osé appliquer à Jésus l'épithète irrecevable: "un homme incomparable". Le cours est suspendu et Renan bientôt révoqué pour avoir refusé un poste de sous-conservateur à la Bibliothèque impériale, qui lui eût interdit toute forme d'enseignement.

Heureusement, le succès inespéré de *La Vie de*

Jésus lui permet de vivre sans attache et sans contrainte professionnelle et il repart pour l'Orient, sur les traces de Saint Paul qui est au centre de ses préoccupations à cette époque. Madame Renan l'accompagne et, ensemble, ils découvrent l'Égypte, où A. Mariette les accueille à Tanis qu'il explore et leur fait visiter la vallée du Nil. Au Liban, ils gagnent d'abord Amshit où repose Henriette et où Renan se souvient des heures passées à échanger idées et impressions avec sa sœur. Puis, ils rejoignent Athènes, dont la beauté le submerge: durant les six semaines de leur séjour, Renan grimpe à l'Acropole une douzaine de fois, à toute heure du jour, sans parvenir à se lasser du "miracle grec" qui lui révèle le divin. Renan fut pour son époque un grand voyageur, mais ce ne sont pas les joies seules du touriste qui l'incitent à parcourir les pays du bassin méditerranéen: il a besoin de voir les paysages de Palestine, d'y observer la vie de ses habitants, pour retrouver les origines du christianisme et celles du peuple d'Israël, pour les concevoir et les comprendre. Le voyage est aussi nécessaire à son œuvre historique que l'épigraphie et, comme le remarque A. France, "sa science de linguiste et d'archéologue, les souvenirs de ses voyages et surtout un sens divinateur des choses très anciennes" s'amalgament et font ensemble l'œuvre de synthèse. Pour la réaliser, Renan sait toute l'importance du travail impersonnel, quasi anonyme, de celui qui s'attache aux faits précis, aux documents de toute nature, le substrat d'obscurité érudition qui fonde la science historique.

C'est dans cette optique qu'il faut comprendre l'initiative que prend Renan de créer le *Corpus Inscriptionum Semiticarum* en 1867. Alors qu'au début du XIXe siècle la réalité de l'antiquité sémitique se réduisait à l'image que renvoyait la Bible, à partir de 1860, les progrès de l'archéologie et de l'épigraphie permettent la restitution d'une réalité de plus en plus riche et précise, les inscriptions se multipliant à une rapidité prodigieuse. La nécessité de présenter ces documents épigraphiques s'imposait à Renan et à ses confrères F. de Saulcy, A. de Longpérier et W. Waddington qui s'associent pour présenter le projet d'un *Corpus* à l'Académie des Inscriptions. Les conditions d'une telle entreprise sont favorables puisque la France domine

l'Afrique du Nord, que les relations scientifiques avec l'Égypte, la Syrie et la Grèce sont intenses. De plus, les musées recèlent de nombreuses inscriptions et il existe une forte tradition de déchiffre-

ment des textes sémitiques dans notre pays depuis l'abbé Barthélemy. Au sein de l'Académie, une commission est créée dont E. Renan sera le président pendant vingt-cinq ans. Quatorze années de travail préparatoire seront nécessaires tant les découvertes de première importance se multiplient à partir de 1867. Le premier fascicule, consacré aux inscriptions phéniciennes, paraît en 1881. Le *Corpus* concerne tous les textes anciens de langue sémitique, à l'exception de ceux tracés en caractères cunéiformes. Ils sont classés d'après leur famille de langue et, pour chaque famille, selon la répartition géographique. Des planches en héliogravure, de l'avis unanime remarquables de qualité, reproduisent les inscriptions elles-mêmes ce qui ne se faisait pas pour les corpus d'inscriptions grecques ou latines; une bibliographie complète, une traduction et un commentaire accompagnent chaque inscription. Non seulement, E. Renan organise le travail, y participe lui-même en publiant, mais il sait créer une véritable école d'épigraphistes qui assurent la pérennité de l'œuvre.

Certains ont pu reprocher à Renan son dilettantisme; c'était faire peu de cas de son œuvre scientifique et oublier un peu vite que les larges vues du philosophe et de l'historien s'appuyaient sur les recherches patientes de l'érudit, qui font à la fois et dans le même mouvement l'auteur des *Origines du christianisme* et le maître d'œuvre du *Corpus Inscriptionum Semiticarum*.

Lorsque la guerre éclate en 1870, elle ruine le rêve d'une Europe fraternelle éclairée par l'Allemagne et la France. Comme de très nombreux savants de son temps, Renan est déçu dans son admiration pour l'Allemagne intellectuelle submergée par la Prusse. Pourtant, en novembre 1870, la douleur du désastre de Sedan est en partie compensée par la joie d'être rétabli dans sa chaire du Collège de France, en vertu de l'une des premières décisions prises par le Gouvernement de Défense nationale.

Depuis longtemps préoccupé par les problèmes de l'enseignement supérieur et de la recherche, Renan travaille à leur relèvement et leur développement au sein de la Société asiatique dont il devient le président en 1881, de l'Académie des Inscriptions et du Collège de France. Il affirme inlassablement que "l'histoire est le fruit de l'étude immédiate des monuments" et poursuit: "or, les monuments ne sont pas abordables sans les recherches du philologue et de l'archéologue" et de réclamer la création de chaires en ces deux nouvelles disciplines.

En 1883, Renan devient administrateur du Collège de France et consacre tout ce qui lui reste de vie à l'éclat de l'illustre maison, malgré les souffrances que lui impose la terrible maladie qui ne parvient pas à assombrir son humeur. Il vit depuis longtemps avec le sentiment que les années puis les mois lui sont comptés. S'il garde jusqu'à l'ultime moment la plus parfaite lucidité et la même vivacité d'esprit, ses amis et ses proches sont témoins de son rapide déclin physique. Il se retire de plus en plus souvent dans sa maison de Rosmapamon dont la terrasse domine la mer. Lors de l'un de ses séjours en octobre 1892, certain que la mort s'apprête à lui livrer le dernier assaut, il demande à être transporté au Collège de France et il meurt au lieu même qu'il a si longtemps fréquenté depuis les années de Saint-Sulpice.

En Renan, l'épigraphiste et l'archéologue ont procuré à l'historien les fondements mêmes de son œuvre; par sa *Mission de Phénicie* et par le *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, Renan renouvelle complètement notre connaissance du Proche-Orient et permet les futurs développements de l'épigraphie et de l'archéologie sémitiques.